Chapitre 1

Avant de pousser la porte de la cuisine, je me tourne vers le parc et j'embrasse le paysage de mon enfance. Devant, le bout de jardin, où poussent en désordre les herbes folles, les marguerites, les pissenlits et les longs bouillons-blancs aux fleurs jaune d'or, garde cet aspect sauvageon que j'aime tant. Je reconnais un peu plus loin le coin mousseux sous le grand chêne. Nous aimions nous y retrouver, Sarah, Jeannot et moi, après nos courses-poursuites ou quand nous devions tenir conseil. Ou simplement parfois pour nous cacher et partager un bout de chocolat volé à la cuisine.

C'était il y a plus de quatre ans.

Impossible de ne pas faire cette photo, celle de mon retour après presque une année d'absence. Les rayons du soleil s'étirent entre les branches des arbres du petit bois et forment des taches lumineuses au pied des bouleaux et des pins. C'est comme si la lumière m'attendait.

Je n'ai prévenu personne de mon retour. Il m'aurait fallu donner des explications, et, pour l'instant, je n'ai pas envie de raconter. J'ai seulement envie de retrouver ceux que j'aime. Je sais bien qu'ils ne seront pas tous là : certains ne sont pas revenus de cette guerre. Mes parents. Mon amie Sarah. Et tant

d'autres encore. Mais je ne veux pas y penser maintenant. Je suis impatiente, tellement impatiente d'embrasser ceux qui sont désormais ma famille.

– Étienne a tenu à ce que je rapporte un fromage. Si je l'avais écouté, je serais revenue avec une tomme de trente kilos dans mon sac ! J'ai quand même réussi à en porter la moitié et je peux te dire que mes épaules l'ont sentie passer !

Taupe éclate de rire quand elle me voit déballer l'énorme morceau de tomme de vache sur la table de la cuisine. Un bon gros rire de plaisir avant de me prendre dans ses bras.

– Comme te voilà belle et changée ! L'air de la campagne t'a réussi et tu vas faire des heureux, moi, je te le dis ! Toi, ton fromage et tes saucissons, on n'a pas fini de s'occuper de vous !

Cette chère Taupe, par contre, n'a pas changé d'un iota : toujours aussi pleine de tendresse et de gouaille. Toujours aussi démonstrative. J'aime être dans ses grands bras qui me serrent un peu trop fort et me retrouver le nez presque écrasé dans son cou qui sent toujours bon l'eau de Cologne. J'avais oublié à quel point c'était agréable. Et comme j'en aurais eu besoin parfois.

– Tu sais, la guerre a beau être finie, on a encore des tickets d'approvisionnement. Goéland tire toujours le diable par la queue pour trouver à manger à toute la marmaille. Heureusement que Jeannot a appris à imiter les bons de rationnement pendant la guerre, ça nous sert encore un peu, même si on n'abuse pas trop, pour éviter les problèmes. Il fait ça sur les machines, à l'imprimerie. Du travail de professionnel, presque plus réussi que les originaux.

Jeannot, mon cher Jeannot. J'ai presque peur de le retrouver. Est-ce que je lui ai manqué autant qu'il m'a manqué ? Taupe ne s'aperçoit pas que je rêvasse et elle continue, insatiable ; elle voudrait me raconter tout ce qui s'est passé depuis mon départ.

– ... et Jeannot est un jeune homme maintenant. Il va être tellement heureux de te retrouver ! Surtout qu'il est bien seul, depuis que tu es partie. Le bougre a la tête dure. Chaque vendredi, il va à la gare de l'Est avec l'espoir d'y voir arriver Sarah. C'est incroyable, mais il arrive encore parfois des prisonniers depuis la fin de la guerre. Je l'ai accompagné un jour. J'ai peine à le voir partir seul chaque semaine, encore plus de peine à le voir rentrer bredouille. Une femme est descendue du train, elle ressemblait à une revenante. Elle arrivait de Pologne, mais était incapable de dire comment elle était sortie du camp, ni depuis quand. Mais Sarah ne descend jamais. Alors il revient à la maison, les yeux rouges. Mais au diable toute cette tristesse : te voilà bien en chair et en os. Pas trop en os, c'est heureux ! La vie dans la nature t'a donné de belles couleurs, viens voir que je t'embrasse ! Tu es rayonnante, ma belle, à croquer !

Je me laisse embrasser une nouvelle fois par Taupe et je sors de la cuisine, un peu trop vite, pour ne pas me laisser submerger par les larmes. Sarah me manque à moi aussi. Cet idiot de Jeannot a toujours été amoureux d'elle, même s'il ne lui a jamais avoué.

Je cours vers les quartiers de Pingouin et de Goéland et je saute dans les bras de Pingouin qui se laisse faire en riant. Avec Goéland, ce n'est pas la même chose ; même tendre sa joue reste une marque d'excentricité pour elle. Je l'embrasse sans trop de démonstrations : il ne faut pas exagérer. Ils m'indiquent

que je trouverai Jeannot à l'imprimerie, alors je pose mon sac et je traverse le parc pour me diriger vers la petite dépendance. Je sautille d'un pied sur l'autre, comme je le faisais quand j'étais enfant ; revenir ici me rappelle ces gestes, ces jeux oubliés.

Je pousse la porte un peu fort et je découvre que l'atelier a changé. Je ne repère pas tout de suite Jeannot, mais mon regard se pose sur un gamin d'une douzaine d'années, imperturbable, penché sur un casier de lettres de plomb : mon arrivée, bruyante pourtant, ne le distrait pas une seule seconde de sa tâche. Sa concentration me calme d'un coup, et je ne peux pas m'empêcher de prendre le temps d'observer ses gestes en silence.

Il manie les lettres de plomb avec dextérité, les dépose sur la plaque aimantée et construit un texte. J'ai également fait ces gestes alors que je participais à la réalisation du journal de l'école, *Voile au vent*, il y a des années maintenant. Ce garçon est tellement absorbé par sa mission que c'en est presque envoûtant. Je le vois déposer les espaces fines, ces petits rectangles de plomb qui séparent les mots, avec une grande agilité. Pas un instant il ne lève la tête vers moi, bien trop occupé pour me voir ou même percevoir ma présence.

– Catherine ?! Je ne rêve pas, c'est toi ?

Je ne sens pas arriver Jeannot dans mon dos tant je suis impressionnée par ce garçon au visage fermé et aux yeux froncés. Mais Jeannot me ramène vite à mon bonheur d'être là. Je tire ses cheveux en l'embrassant avec force et en pinçant ses joues, jusqu'à les faire rougir. Il ne m'épargne pas non plus et il me serre si fort dans ses bras – qui ont grandi d'au moins un mètre chacun – que je finis par le repousser en suffoquant.

– Tu reviens ? C'est vrai ? Et Étienne, il t'a laissée partir ? Ce garçon est fou ! S'il croit qu'on va te laisser rentrer, il rêve !

Je préfère ne pas répondre : chaque chose en son temps. Pour l'instant, c'est l'heure des retrouvailles, je ne veux rien d'autre que ce plaisir-là. Il me présente Fredj, son petit génie d'apprenti. Le garçon me tend la main sans un sourire et me tourne le dos dès que je le lâche. Jeannot me fait un clin d'œil, et je comprends que ce gamin porte une sacrée tristesse sur ses épaules. « Il ne faut pas lui en vouloir », semble me chuchoter mon ami en un seul regard.

Jeannot me fait visiter son nouveau fief, l'imprimerie. Il est devenu moniteur et a complètement réorganisé les lieux. Il a installé des étagères pour ranger papiers et encres, poussé la presse au coin de la pièce, accroché des portemanteaux près de la porte, épinglé au mur des affiches qui déclinent le nom et la forme des différentes typographies : tout est parfaitement à sa place. Je ne peux m'empêcher de le taquiner.

– Tu es tellement fier de toi que tu as une crête de coq qui te pousse sur la tête !

S'ensuit alors une course-poursuite dans l'atelier, une de ces cavalcades que nous aimions tant quand nous étions enfants. Fredj lève la tête et me voit filer à toute vitesse devant Jeannot. Il baisse à nouveau les yeux et se remet au travail. On dirait bien qu'il lui en faut plus pour être troublé quand il est concentré. J'ouvre la porte à la volée et me voilà dans le parc, toujours poursuivie par Jeannot qui ne tarde pas à me rattraper. Nous sommes tous les deux complètement essoufflés par la course et le fou rire quand nous nous effondrons dans la mousse, sous